

# Chroniques du troisième âge

Jean-Paul Leclercq

## La vivandière

Vivandière, Berthe l'avait en quelque sorte été. N'ayant rien trouvé de mieux pour échapper à la misère que de suivre, lors de la « dernière guerre », les troupes des deux camps avec un stock de cigarettes, d'alcool, de divers produits illicites et une hospitalité universelle de l'entre-jambe qui lui avait souvent sauvé la mise.

Evidemment, la « dernière » guerre avait eu une fin et elle avait bien senti un jour qu'elle courait à la sienne. Sa beauté s'était boursouflée, son énergie s'était délayée, son goût de vivre même s'était

comme neutralisé. Elle n'aspirait pas à la mort, non. Mais elle s'en foutait de vivre. Elle était comme un wagon qui, désaccouplé de la locomotive, continue à rouler sur son erre dans un ralentissement imperceptible mais inéluctable.

Il fallait bien faire quelque chose. Alors elle s'était engagée comme cuisinière dans cette maison de retraite. C'était une façon de gagner sa vie sans trop déroger à sa spécialité première, mais cela présentait aussi l'avantage à peine conscient de se familiariser avec un milieu qui, dans pas si longtemps, serait son seul univers. Simplement, de dispensatrice, elle deviendrait consommatrice.

Ce matin là, elle se leva comme à l'accoutumée, en regrettant le confort anéantissant du sommeil. Elle enfila ses mules en grommelant son rituel : « Bon ! Ben faut y aller ! » et elle commença péniblement à le faire. Pour rester dans les comparaisons ferroviaires, on eût pu dire qu'elle ressemblait cette fois à une locomotive. Elle y allait très très progressivement, accélérant lentement le rythme à grands coups de soupirs. Mouvant sa masse obèse à grand peine. Elle se faisait péniblement une tasse de café, la sirotait jusqu'à

la vider ; le cul étalé dans un fauteuil, la babouche pendante, l'œil vague et la lippe gélatineuse. Avec la deuxième tasse, on eut dit qu'elle s'animait un peu. Le buste se redressait, le regard prenait vie, la bouche s'affermissait en un pli amer. A la troisième apparaissait le mouvement. Étirement d'abord, accompagné d'une profonde expiration d'air, il allait jusqu'à la mettre debout. La quatrième tasse était absorbée en vaquant aux divers besoins immédiats du lever. La cinquième accompagnait la pénible mais rapide séance d'habillage. Ca y était ! Elle était lancée et la journée était sur ses rails. Elle savait quoi en faire. Ou plutôt, elle ne le savait plus. Elle n'avait plus besoin de le savoir. Ca se faisait tout seul : consulter le menu du jour, trimballer le nécessaire depuis la réserve, (à ce stade, elle se grignotait rituellement et sans s'interrompre une tartine de confiture), puis, les aides soignantes s'étant chargées du petit déjeuner, se mettre à préparer le repas de midi des pensionnaires.

Au fond, c'était une bonne fille ! Elle n'avait jamais pris ça à la légère. Ni avec les militaires ni avec les petits vieux. Un reste de maternage qui, en

l'absence de progéniture, s'exprimait ainsi. Après tout, ne disait-on pas des vieux qu'ils « retombent en enfance » ? Et ne les traitait-on pas comme tels ? Ca, par contre, ça la révoltait... elle ne supportait pas cette condescendance, elle y voyait un mépris.

Et plus elle vieillissait elle-même, plus elle réalisait avec effroi ce que signifiait la décrépitude. Celle du corps surtout parce qu'elle est souffrance directe, physique. Elle voyait bien qu'accompagnée parfois par la débandade de l'esprit, passé un certain stade, elle était horreur pure. Insupportable ! Toute une vie à balancer du plaisir à la douleur pour que celle-ci, in fine, ait le dernier mot ! Comme si « on » avait décidé de ne pas nous foutre la paix. De nous persécuter jusqu'au bout et, pour ce faire, d'affaiblir nos défenses, de venir à bout de nous à petit feu.

L'idée de la souffrance l'avait toujours révoltée. Quelle que soit la religion, quel que soit le philosophe, personne n'avait jamais, à ses yeux, pu lui trouver de réelle justification. Elle avait été à bonne école, elle qui suivait à la trace les troupes sur les champs de bataille. Ce n'est pas seulement

pour survivre qu'elle avait exercé ce curieux métier. Il lui fallait faire mentir la nature, la priver de quelques douloureuses agonies, de quelques atrocités de gueules fendues et même de ces terribles dépressions réactionnelles qui, après le massacre laissaient les bidasses survivants hébétés. Il lui fallait aider les humains à fuir, à tricher avec l'impitoyable loi du monde. Et, pour cela, tout était bon, même l'alcool, même la drogue. Tous les adjuvants qui pouvaient les aider à une fuite provisoire devant l'épouvante avant, hélas, de devenir à leur tour estrapade. Elle était bien consciente que ça ne marchait qu'un temps, qu'un jour cela devenait pire qu'avant ! Mais que faire d'autre ?

Elle avait cru qu'ici, dans un endroit sans grenades hache-menu, sans obus étripieurs, balles traçantes et perforantes de viande, elle allait pouvoir laisser faire la nature. Elle s'était dit que, là où l'homme n'en remettait pas des couches, cela se passerait sans doute mieux. Qu'on y glisserait simplement, harmonieusement, vers la mort avec pour complice de l'acceptation une grande lassitude des choses.... Bernique !

Devant les cataractes, les cancers, les poches fécales, les mycoses, les impotences, les incontinenances, devant l'ignominie dégradante de la maladie d'Alzheimer, il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence : elle était encore et toujours sur un champ de bataille... au beau milieu d'un lac de souffrance. Même si, ici, elle était un peu aidée, même si la médecine et ses artifices venaient un peu à la rescousse avec ses combats d'arrière-garde ! Au-delà d'un seuil ultime, il ne restait qu'elle pour porter seule le poids du soulagement, avec en perspective le spectacle de ce qu'elle allait elle-même, un de ces jours subir.

Les larmes lui vinrent. Non pas que cela l'émut outre mesure, elle en avait vu d'autres, mais elle épluchait justement des oignons.

C'est donc avec pitié et un zeste d'auto-apitoiement qu'elle s'appliquait à soigner autant que possible les repas. Bien consciente que satisfaire l'un était mécontenter l'autre, elle alternait les gourmandises. Bien sûr, elle avait ses chouchous. Le vieux Félicien par exemple, qui, quoique plus âgé qu'elle de plus d'une décade

n'en restait pas moins ingambe, classieux, raffiné et cultivé... et en possession de toute sa tête !

Elle soupira en pensant à lui et en entamant les poireaux. Pour ça aussi, la vie était mal faite. Que ne l'avait-elle rencontré plus tôt ! Que n'avait-elle dix ans de plus ! Ou lui, de préférence, dix ans de moins !

Elle revint à son ouvrage. C'était sa façon à elle de ne pas glisser dans d'inutiles gamberges. La soupe aux poireaux ne devait pas être simplement bonne. Aujourd'hui qu'elle avait pris sa résolution, que la conclusion de tout cela lui apparaissait enfin clairement, elle se devait d'être parfaite !

Qu'est-ce qui fait qu'un jour la décision se prend ? Qu'est-ce qui fait que quelque chose de normalement insupportable, pourtant longtemps supporté devient, justement ce jour là, plus insupportable encore que d'habitude, au point de franchir la limite de l'intolérable ?

C'est parfois un détail qui fait déborder la coupe, une toute petite chose. La petite horreur en trop dans ce home qui pourtant les collectionnait !

Tenez...par exemple : « la guerre des râteliers » comme l'avait nommée les infirmières ! Cela avait commencé bêtement... deux pensionnaires qui ne pouvaient pas se sentir. L'une avait eu l'idée particulièrement efficace de balancer nuitamment le râtelier de l'autre dans les toilettes. Il y eut représailles réciproques, appel aux amies, aux alliées. Deux clans bien structurés comme des bandes urbaines ! Bientôt les canalisations s'étouffèrent et rendirent l'âme, obstruées qu'elles étaient de prothèses dentaires amalgamées à tout ce que l'on peut imaginer. On peut imaginer aussi la suite. C'est à dire comment, dûment nettoyés, les ustensiles retrouvèrent leurs mâchoires d'origine au cours de fastidieuses séances d'essayage.

Difficile de faire mieux dans le sordide !

Pourtant cette fois là, elle n'avait pas bronché. Peut-être même avait-elle souri. Cela l'avait simplement incitée à multiplier les rapides aller-et-retour qu'elle faisait, en rognant sur ses congés et sur son maigre salaire, à Maastricht. Elle n'en ramenait évidemment qu'à peine de quoi soulager

les plus atteints en leur procurant provisoirement quelques rêves hilares.

Elle commençait son roux. Moment délicat.

Elle savait bien que ça ne pourrait pas durer. Que de toute façon il allait falloir enclencher la vitesse supérieure. Aller plus loin. Pousser sa logique jusqu'à ses ultimes conclusions. Mais ce qui peu à peu prenait forme dans sa tête, ce qui s'imposait comme une évidence, lui foutait les jetons. Elle chassait cette idée. Mais elle revenait, la harcelait, l'obsédait. Elle se maintenait ainsi, inconfortable, sur le fil du rasoir, en voulant vouloir, mais suspendue au bord de l'acte sans le poser.

Elle balança en une fois ses patates, poireaux et oignons sur le roux qui crépitait. C'était machinal, ça ne l'aidait pas. Elle remua un moment le tout, vida l'eau nécessaire dans la marmite et, pendant que ça chauffait, entreprit d'aller soulager sa vessie.

Dans ce vieux bâtiment, les WC, même ceux que, dans un louable souci de ségrégation, on avait réservés au personnel, étaient au diable, loin de sa cuisine. Elle devait traverser quasi tout l'immeuble

en suivant des couloirs auxquels un esprit facétieux et sénologue avait cru bon de donner des noms de rues. Elle devait se farcir les yeux hagards, croiser les chemises de nuit errantes et fantomatiques, entendre plaintes, gémissements et discours sans fin ni sens. Elle avait l'habitude. Un vrai sous-marin ! Elle ne voyait ni n'entendait. Question de survie !

Mais quand enfin elle put ouvrir la porte des toilettes, elle qui pourtant avait tout vu, tout vécu, ne put réprimer à la fois une nausée et une bouffée d'émotion qui lui amena les larmes aux yeux et la rage de la révolte au cœur.

Marianne, quasi centenaire, gisait dans ses fèces à côté de la faïence des latrines. Elle gémissait doucement, du sang caillé dans ses cheveux épars. Une aide soignante passa qui aida à la relever. Péniblement mais assez pour que d'un doigt vengeur maculé d'excrément, elle désigne Félicien qui sortait de sa chambre à quelques mètres de là, en hurlant d'une voix démente :

« C'est lui ! C'est cet SS là ! Il me viole tous les jours dans les toilettes ! »

Félicien haussa les épaules mais son regard croisa celui de Berthe. Ce que ces deux là se dirent ainsi en un instant dut être décisif. Leur visage se ferma. Berthe sentit se serrer ses mâchoires. Elle prit la porte à côté pour faire ce pourquoi elle était venue et, quand elle ressortit, se remit sans un mot en route pour sa cuisine. Elle se sentait étrangement calme, apaisée. Elle avait franchi le fil du rasoir. Elle savait qu'elle allait le faire, que c'était maintenant.

De son pas décidé, l'enfilade des « rues » prit moitié moins de temps qu'à l'aller. Plus de doute, plus de question, plus d'anxiété. Une fois la décision enclenchée, elle agissait sur pilote automatique. Elle referma soigneusement la porte de la cuisine derrière elle. La marmite bloubloutait et une suave odeur de soupe aux poireaux colorait l'air ambiant. Elle alla directement à la petite armoire cadenassée où elle rangeait « ses affaires », en sortit avec lenteur un flacon de verre brun et le posa devant elle sur la table là où elle avait, un instant auparavant, épluché ses patates...

Une pause. Non pas une hésitation, mais le besoin de situer son geste, d'étayer la réaction émotionnelle, de rappeler à la rescousse toutes les révoltes et les colères accumulées là au niveau de l'estomac devant l'horreur de la condition humaine. Ce qui venait de se passer n'était que la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Pour faire ce qu'elle allait faire, il lui fallait avoir rebu le vase entier jusqu'à la lie ! Elle ferma un instant les yeux, revit l'ignominie de la scène : la petite vieille dans sa merde et son délire et ce qu'il y avait de détresse cachée dans le regard et l'esprit intact de Félicien. Puis elle se leva, empoigna le flacon, le versa dans la marmite, soupira, saisit un bol sur l'étagère, se servit une louche, posa contenant et contenu sur la table à la place du flacon. Soupira encore et se donna le temps de jouir de la détente qui l'envahissait en attendant qu'on vienne enlever la marmite.

Le noeud stomacal faisait place à une joie ronde, pleine, qui se distillait jusque dans les membres :

Le plaisir d'échapper au destin, de dire « merde » à sa vieille ennemie. De la joie, presque de la jouissance.

Elle connaissait, bien sûr ces histoires récurrentes d'infirmières qui, par pitié ou parce que le spectacle de leur misère leur était intolérable, avaient liquidé des vieillards, mais elle voyait bien la différence. Il s'agissait d'une tout autre échelle. Il s'agissait cette fois non seulement de guérir l'ensemble des pensionnaires de la décrépitude, mais même de prévenir la décrépitude de tous les autres. De son cher Félicien, mais aussi par exemple du personnel et de tous ceux qui auraient la chance d'absorber un peu de son potage aux poireaux d'onze heures, de tous ceux qui se disent : « moi j'ai encore le temps » et pour qui, un jour, sans crier gare, l'horreur ce sera « aujourd'hui » !

La porte s'ouvrit, deux blouses blanches chargèrent la marmite sur un chariot et disparurent avec elle dans les entrailles du monstre.

Alors, elle fit un clin d'œil dans le vide, comme ça, pour narguer une dernière fois le destin, avala son bol cul sec et attendit, le regard fixé sur la fenêtre.

